

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 31 (1886)
Heft: 7

Artikel: Cuirassés et torpilleurs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-347051>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XXXI^e Année.

N^o 7.

15 Juillet 1886

Cuirassés et torpilleurs.

La marine française vient d'inaugurer d'intéressantes expériences comparatives entre ces deux formidables espèces d'engins de guerre.

Il s'agissait de mettre aux prises l'escadre ordinaire des cuirassés de la Méditerranée contre une escadre de torpilleurs et de les faire agir l'une contre l'autre, soit en blocus de ports, soit au large, dans une série d'évolutions embrassant les opérations les plus ordinaires de toute marine militaire.

Ces expériences aideront puissamment à déterminer les conditions nouvelles de la guerre navale et fixeront le mode de construction et les types des navires qui seront désormais indispensables pour assurer la sécurité des côtes et la protection du commerce maritime.

Bien que cette matière puisse paraître sans intérêt pour la Suisse, nous estimons que ces nouveaux perfectionnements de puissants engins de guerre ne sauraient nous être indifférents, tant par le fait qu'ils pourraient trouver peut-être un jour quelque application sur nos grands lacs-frontières, dans des proportions restreintes, il est vrai¹, que parce qu'il est question d'employer aussi sur terre un système de torpille analogue à celui de la marine.

En conséquence, nous croyons devoir soumettre à l'attention de nos lecteurs quelques renseignements extraits de divers journaux français² sur les expériences susmentionnées :

Mardi 11 mai, l'escadre d'évolutions de la Méditerranée a commencé le blocus de Toulon contre les torpilleurs qui gardent ce port de mer. Le vice-amiral Lafont, qui la commande, avait sous ses ordres les cuirassés d'escadre le *Colbert*, portant son pavil-

¹ On se rappelle qu'en 1859 des chaloupes canonnières démontées furent expédiées en quelques jours, par chemin de fer, de Toulon à Desenzana, sur le lac de Garde, pour participer au siège de Peschiera, et qu'en 1870 il en fut expédié de même sur le Rhin, à Strasbourg, pour contribuer à la défense de cette place.

² Notamment de la *République Française*, de la *Nouvelle Revue* et de la *Revue maritime*.

son, la *Dévastation*, portant le pavillon du contre-amiral Rallier, le *Suffren*, le *Redoutable*, l'*Amiral-Duperre*, le *Marengo*, le cuirassé de croisière le *Vauban*, le croiseur de troisième classe à grande vitesse le *Milan*, le croiseur de troisième classe l'*Hiron-delle*, les torpilleurs, 70, 71 et 74 qui font le service de contre-torpilleurs.

L'escadre bloquée était commandée par le contre-amiral Brown, ayant sous ses ordres le croiseur de deuxième classe le *Desaix*, sur lequel il a son pavillon; le croiseur de première classe l'*Aréthuse*, le croiseur de deuxième classe le *Dupetit-Thouars* et le garde côte cuirassé le *Fulminant* et la division des torpilleurs.

Un aviso-torpilleur, la *Couleuvrine*, bâtiment de 320 tonneaux d'un nouveau type en essais, était en route pour rallier le pavillon du vice-amiral Lafont.

La première opération, attaque d'un port défendu par des torpilleurs, devait durer 72 heures et s'effectuer sous diverses conditions conventionnelles dont les principales sont les suivantes :

Le port militaire de Toulon est supposé n'être défendu que par la division mobile de l'amiral Brown, en faisant abstraction de tous les forts et batteries des alentours, fiction sans laquelle l'escadre Lafont, venant des Salins d'Hyères, aurait été dans l'impossibilité d'approcher de la côte.

En outre, il a été également admis comme dispositions complémentaires que tous les bâtiments de l'escadre, torpilleurs compris, devront, la nuit, avoir leurs feux de route allumés. Les torpilleurs ennemis ne les auront pas, ce qui, dans une surprise de nuit, augmente considérablement leurs chances de réussite.

Tout bâtiment mis hors de combat hissera de jour le pavillon de rectification au mât d'artimon; la nuit, ses feux de position. Ces signaux seront maintenus tout le temps que le bâtiment sera hors de combat. Chaque matin, à huit heures, le bâtiment mis hors de combat pendant la nuit indiquera, s'il y a lieu, par le signal précédent, qu'il se considère comme ayant été mis hors de combat et devra attendre les ordres de l'amiral.

Tout torpilleur ennemi surpris de jour ou de nuit dans une crique de la côte par un bâtiment quelconque de l'escadre sera considéré comme capturé et renvoyé à Toulon avec un papier constatant qu'il est mis hors de combat.

Tout torpilleur sera considéré comme hors de combat : 1^o s'il a pu essuyer le feu de cinquante coups de canon-revolver Hotchkiss avant d'être en position de lancer utilement sa torpille;

2^o s'il a subi le feu d'un seul coup de tout autre canon, étant bien établi qu'il faut que le dit torpilleur soit vu à moins de 500 mètres dans le prolongement exact de la ligne de mire de cette pièce, dont le pointage en hauteur et en direction sera préparé d'avance et devra rester invariable sur le même torpilleur; autrement dit, on admet que la vitesse de translation d'un torpilleur ne permet pas à une pièce de le suivre en modifiant son pointage.

En ce qui concerne les cuirassés: Sera considéré comme mis hors de combat tout cuirassé *non muni de ses filets*, s'il a reçu deux torpilles lancées par un torpilleur en bonne situation à moins de 400 mètres.

Tout cuirassé *muni de filets* ne sera considéré comme vulnérable qu'à l'avant et à l'arrière; à l'avant, dans les conditions définies par le paragraphe précédent; à l'arrière, si le torpilleur a pu s'approcher et lancer sa torpille à 50 mètres du cuirassé.

Après ces indications nous donnerons un résumé des opérations d'après des extraits de la correspondance spéciale de la *République française*.

Dans la première sortie de la nuit qui a suivi l'appareillage, l'escadre a couru dans l'est jusque par le travers du golfe Jouan. Puis, revenant sur ses pas, elle s'est présentée, le matin, devant Toulon. Pas d'autre incidents à signaler qu'une fausse alerte causée par le *Redoutable*, qui signale, au moyen d'un feu Coston, une légère avarie dans sa machine; il la répare avec les moyens du bord. Mais pour les hommes de quart il y a eu méprise, et beaucoup ont cru voir un torpilleur dans les eaux du *Colbert*, preuve de l'action incessante qu'exerce sur l'imagination des hommes la préoccupation du torpilleur.

Au jour, l'escadre entière apparaît en ligne de file endentée par bâbord. En tête de la première division vient le *Colbert*, portant le pavillon du vice-amiral Lafont et suivi de l'*Amiral-Duperré*, du *Friedland* et du *Vauban*; en tête de la seconde division vient la *Dévastation*, portant le pavillon du contre-amiral Rallier et suivi du *Redoutable*, du *Suffren* et du *Marengo*. Sur les ailes, les éclaireurs à grande vitesse le *Milan* et l'*Hirondelle*, et les torpilleurs n°s 70, 71 et 74 faisant fonctions de contre-torpilleurs en l'absence de la *Couleuvrine*, de la *Sainte-Barbe* et de la *Dragonne* non encore disponibles.

Bientôt, les éclaireurs et les trois torpilleurs poussent une pointe assez près de l'entrée du goulet. A neuf heures, le *Milan* ouvre le feu, avec ses canons-revolvers, contre deux torpilleurs de la division Brown, qui était en vedette le long de la côte. Le *Fulminant*, qui

était mouillé derrière les jetées, se porte vivement en avant et tire sur le *Milan* deux coups de ses pièces de 27. Le *Milan* rallie aussitôt l'escadre avec les trois torpilleurs.

Du bord du *Colbert* il avait paru que le *Milan* s'était engagé imprudemment sous le feu du *Fulminant* et que dans une action réelle il aurait été gravement compromis.

Après cette démonstration, l'escadre a continué à évoluer au large puis est rentrée au mouillage des îles d'Hyères.

Le lendemain l'amiral Lafont reprit de nouveau le large pour se porter pendant la nuit, au-delà de Toulon, avec l'intention de suspendre quelques torpilleurs Brown qu'on savait réfugiés dans une crique près de la Ciotat. Mais le vent d'est devint si frais et la mer si grosse que même les cuirassés se mirent à tanguer et rouler d'une manière affreuse ; à bien plus forte raison les torpilleurs d'attaque. Ceux-ci durent se réfugier dans le petit port de Saint-Nazaire.

« Pendant toute la matinée, dit le correspondant susmentionné, l'escadre continue sa route sur Toulon, en ligne de file simple.

Elle a maintenant le vent debout, et c'est le moment pour ces énormes cuirassés d'affirmer leurs belles qualités de stabilité à la mer. L'*Amiral-Duperré*, le matelot d'arrière du *Colbert*, a une tenue particulièrement remarquable. Il conserve mathématiquement la distance réglementaire et gouverne tellement dans nos eaux, que je vois constamment ses trois mâts l'un par l'autre. Les oscillations de l'avant à l'arrière ont peu d'amplitude. Ce qui lui fait tantôt engager ses bastingages de l'avant (il a dû fermer le sabord de la pièce de chasse placée à environ 10 mètres au-dessus de l'eau), tantôt découvrir son éperon, c'est moins l'amplitude de ses mouvements propres que le déplacement de la lame qui, brusquement arrêtée, par cette énorme masse, s'élève à une grande hauteur le long de ses flancs comme le long d'une falaise.

Mais bientôt un mouvement général à bord nous annonce que nous allons entrer dans la phase décisive des manœuvres. L'état-major de l'amiral, groupé sur la passerelle de l'arrière, multiplie ses ordres à la timonerie qui s'empresse de les transmettre à l'escadre. Les pavillons de toutes les récies montent successivement à la drisse du mât d'artimon, télégraphiant des phrases entières aux autres bâtiments, qui les reproduisent à leur tour, pour montrer qu'ils les ont comprises. L'ordre général est de faire le branle-bas de combat à midi précis. Au moment où la cloche du bord pique l'heure, les tambours et les clairons battent la générale. Les hommes se précipitent à leur poste de combat, les artilleurs à leurs pièces des tourelles et de la batterie et aux canons Hotchkiss répartis le long du bord et dans la mâture ; la compagnie de fusiliers-marins prend les armes et se range le long des bastingages. On distribue les paquets

de cartouches ; la machine reçoit l'ordre de se tenir prête à marcher à 55 tours à la minute (ce qui équivaut à une vitesse de 12 noeuds) ; on installe jusqu'aux cadres mobiles qui, à l'aide de palans, doivent servir à descendre les blessés dans l'ambulance où les chirurgiens se tiennent en permanence. Bientôt le *Colbert*, à la tête de la 1^{re} division, double le cap Cépé. La 2^e division sous les ordres du contre-amiral Rallier, reste en réserve et se dirige dans le golfe de Giens, à l'est des passes de Toulon.

A mesure que nous approchons des passes nous découvrons par-dessus les jetées la division de l'amiral Brown, mouillée en rade. A chaque tour d'hélice on fouille avec les jumelles les moindres anfractuosités de la côte, dont on se rapproche de plus en plus pour se mettre en garde contre les torpilleurs qui pourraient y être embusqués. Les canonniers des Hotchkiss font surtout bonne garde, la crosse à l'épaule et la manivelle dans la main.

Nous sommes arrivés à bonne portée. Le *Colbert* ne présentant pas l'avant, c'est la pièce de chasse installée sous le gaillard d'avant qui commence le feu. « A 4200 mètres, sur le *Mourillon* ! » commande l'officier chargé de l'artillerie. Le coup part, bientôt suivi par les pièces de 27 des tourelles et de 24 de la batterie.

L'*Amiral-Duperré*, le *Friedland* et le *Marengo* entrent successivement en ligne et couvrent de leurs feux la rade, la ville et le faubourg du *Mourillon*. L'escadrille des torpilleurs, qui, sur la foi de la démonstration platonique de la veille, ne s'attendait évidemment pas à une attaque aussi vigoureuse pour aujourd'hui, tarde à se montrer. Ce n'est guère que vingt minutes après l'ouverture du feu que les premiers torpilleurs sont en mesure d'attaquer l'escadre. Nous en voyons d'abord deux, qui, sortant des zones, s'élancent sur la première division. Malgré la lame encore très forte qui les couvre de bout en bout, ils se rapprochent de l'escadre. Les canons-revolvers Hotchkiss entrent alors en ligne. Des bastingages et des hunes ils ouvrent un feu terrible contre les torpilleurs qui certainement auraient été atteints avant d'être en position de lancer efficacement leur torpille. Je suis particulièrement le tir d'un de ces canons, et j'admire le sang-froid, la précision avec laquelle son pointeur dirige chaque coup. Penché sur le canon, l'œil exactement dans la ligne de mire, il suit le torpilleur avec son arme et, sans se presser, lâche un coup chaque fois que son adversaire émerge de la lame. Dans un parcours que j'évalue à 600 mètres, le torpilleur a essuyé le feu de 70 coups. En tenant compte des ratés, il en aurait certainement reçu encore assez pour être mis hors de combat. Les pointeurs des autres pièces font preuve des mêmes qualités et font le plus grand honneur à l'école de canonnage dont ils sortent et à son chef, le capitaine de vaisseau Augey-Dufresse.

Les deux premiers torpilleurs sont bientôt suivis par d'autres qui,

à intervalles inégaux, débouchent des passes. Bientôt, le garde-côte cuirassé le *Fulminant* entre en ligne à son tour et ouvre sur l'escadre le feu de ses grosses pièces de 27. Evidemment, il manœuvre de manière à abriter jusqu'au moment favorable, derrière sa masse et le rideau de fumée qu'il jette autour de lui, les derniers torpilleurs qui, profitant aussi de la fumée de l'escadre, se jettent alors sur elle pour lui lancer leurs torpilles à bonne portée. Ils se découvrent, en effet, successivement ; mais le feu des canons-revolvers redouble. Il est même tel, qu'il devient évident pour les assistants que tout torpilleur aurait été atteint avant d'être à portée efficace (500 mètres).

Le *Colbert* prend alors chasse à 55 tours pour tâcher d'attirer ses assaillants au large et les couler successivement. Quelques-uns qui, certainement, devraient déjà être par le fond, continuent à le suivre. Ils se détournent bientôt pour continuer la lutte sur un autre point. Un dernier s'acharne à nous suivre : tous les Hotchkiss du bord font simultanément feu sur lui. En une minute, il reçoit plus de 80 coups avant d'avoir traversé les derniers 400 mètres. En se reportant aux conventions que je vous ai énumérées dans une récente lettre, il est impossible de ne pas considérer l'épreuve comme défavorable aux torpilleurs.

Le *Colbert* une fois sorti de la mêlée, je peux suivre les phases suivantes du combat avec les autres navires de la 1^{re} division :

L'*Amiral-Duperré*, le *Friedland* et le *Marengo* défilent successivement devant l'entrée des passes en couvrant du feu de leurs grosses pièces la rade, la ville et le Mourillon, tout en se défendant avec leurs canons-revolvers contre les torpilleurs. Le serre-file, le *Marengo*, se trouve, à un moment donné, serré de près et ouvre même un violent feu de mousqueterie. Depuis, on nous a dit à terre qu'il avait été entouré par dix torpilleurs à la fois et que, même en admettant qu'il en eût coulé la moitié et plus, il en serait encore resté assez pour l'envoyer à son tour par le fond.

La canonnade qui avait cessé recommence vingt minutes après. C'est la deuxième division qui, à son tour, prononce son attaque. En la rencontrant à contre-bord, nous apercevons plusieurs torpilleurs embusqués dans la baie de Carqueiran et qui se jettent sur elle au moment où elle débouchera devant la baie. On pourrait, par signaux, la mettre en garde contre cette surprise, mais on préfère la laisser se tirer elle-même d'affaire. La *Dévastation* les a, en effet, bientôt aperçus et ouvre le feu de ses canons-revolvers à bonne distance. La canonnade reprend de plus belle et la 2^e division disparaît dans la fumée. Le *Fulminant* et les torpilleurs, se détournant de la première division, concentrent tous leurs coups sur la deuxième et la lutte acquiert son maximum d'intensité.

A deux heures vingt minutes, le *Colbert* hisse le pavillon de rallie-

ment et la deuxième division le rejoint après avoir défilé, comme la première, à deux milles des jetées extérieures. »

* * *

Le 16 mai s'est ouverte la période de blocus. Depuis que cette nouvelle série d'opérations a commencé, l'escadre cuirassée se tient continuellement en vue à environ dix milles dans le sud, au pied de ce merveilleux amphithéâtre du Faron dont les derniers degrés s'abaissent jusqu'à la mer.

La 1^{re} division croise entre le méridien des Deux-Frères et celui de la pointe Rascas.

La 2^e division croise par le travers de la presqu'île de Giens.

Il est assigné à chaque bâtiment, comme centre de la position qu'il doit occuper, un point déterminé par les relèvements des feux en vue et les coordonnées géographiques. Chaque cuirassé doit tourner autour de ce point central en décrivant un cercle de 1200 à 1500 mètres de diamètre. Ce système a pour avantage de laisser à chaque navire un large champ de manœuvre tout en maintenant le contact avec ses voisins. Il constitue en même temps une ligne de blocus assez serrée pour rendre à peu près impossible le passage d'un coureur de blocus qui n'aura pas ses feux de route.

A l'égard des torpilleurs, ce mouvement circulaire présente l'avantage de montrer les feux de côté, rouge et vert, par intermittences, ce qui doit les induire en erreur sur la position réelle des cuirassés. Par surcroît de précaution, il est prescrit que le mouvement de rotation se fera pour tous les bâtiments sur tribord ou sur bâbord, selon que les jours seront pairs ou impairs.

Chaque bâtiment devra quitter son poste de blocus de nuit et rallier son chef de division (*Colbert* ou *Dévastation*) au premier signal de ralliement et se former en ligne de file allongée.

Cinq torpilleurs de l'escadre Brown sont sortis le 16 au soir pour inquiéter ce blocus. Une série d'engagements a eu lieu au large entre les cuirassés et les torpilleurs. L'éloignement du lieu du combat ne permet pas de juger d'une manière définitive son résultat. Il faudra attendre les rapports des commandants des torpilleurs. Il paraît toutefois que plusieurs cuirassés auraient été atteints par les torpilleurs. Le contact pris par ces derniers aurait même été tel que leur capitaine aurait pu signaler à la voix son numéro au commandant du cuirassé. L'équipage d'un autre torpilleur, cédant à l'entraînement, en abordant son adversaire a signalé sa présence par un hourrah prolongé.

Quoi qu'il en soit, cette nuit et la suivante se sont passées, pour l'escadre et ses assaillants, en fausses alertes. Il entre dans le plan de l'amiral Brown, et c'est une carte dont il a raison de se servir, de surprendre l'ennemi et de ne tenter l'attaque pour essayer de

forcer la ligne des cuirassés que lorsque les équipages de l'escadre seront fatigués par des veilles inutiles.

Il est vrai que pour pouvoir résister à ce surcroît de fatigue, l'amiral Lafont a rompu avec le système de bordées d'hommes se relevant par quart toutes les quatre heures. On opère par tiercement, de sorte que chacun est assuré, en quittant son poste de combat, d'avoir devant lui six heures de repos.

* * *

Comme on l'avait annoncé, l'amiral Brown a fait, le 17, une tentative décisive en vue de forcer le blocus.

L'opération, conçue avec méthode et avec une entente profonde des lieux, des conditions météorologiques et des moyens d'action dont il disposait, fait le plus grand honneur à l'officier général qui l'a conçue et aux officiers qui l'ont exécutée.

A dix heures du soir, et malgré une pleine lune éblouissante, l'*Aréthuse* et le *Dupetit-Thouars* sont sortis des passes. Ils étaient appuyés à bonne distance par le garde-côte cuirassé le *Fulminant*, qui avait pour mission d'attirer sur lui l'ennemi. Pendant que les deux croiseurs rapides, lancés de toute la vitesse de leurs machines, doublaient le cap Brun et suivaient les contours de la presqu'île de Giens pour gagner la rade des îles d'Hyères, lieu de rendez-vous qui leur était assigné, l'escadrille des torpilleurs appareillait à son tour.

Sept torpilleurs se défilaient, en rasant la côte, sous le cap Cépet, pour gagner le large et, arrivés là, tourner la 1^{re} division et l'attaquer du côté de la haute mer, pendant que six autres torpilleurs exécutaient la même manœuvre dans les eaux du cap Brun en ayant pour objectif la 2^{re} division. Pendant qu'ils fuyaient le long de la côte, le *Fulminant*, pour faire diversion, dirigeait le feu de ses pièces de 27 sur l'éclaireur ennemi le *Milan*. Celui-ci s'empressa de signaler, au moyen de pièces volantes, la présence de l'ennemi aux navires de l'escadre cuirassée.

Aussitôt, du poste d'observation au sommet du cap Cépet, on voit les cuirassés qui croisaient au large dans l'ordre tactique sus-indiqué et que leur éloignement rendait invisibles, allumer leurs puissants feux électriques et fouiller la mer tout autour d'eux. Ils cherchent l'ennemi invisible qu'ils sentent s'avancer sur eux. Celui-ci continue à suivre sa route dans l'ombre des terres et c'est quand il se trouve à bonne portée qu'il abandonne cet abri pour se lancer à corps perdu sur les cuirassés dont la coque se dessine nettement sur la blancheur laiteuse de la mer. On voit d'abord que les deux adversaires sont aux prises par les éclairs multipliés des canons-revolvers qui se croisent de toutes parts. Bientôt le grondement de la grosse artillerie, répercute par tous les points de l'horizon, annonce que l'engagement est général.

Quel en est le résultat ? Les torpilleurs, bénéficiant de leurs qualités d'invisibilité, désormais indiscutables même par le beau temps, et de l'état de la mer qui leur permet de lancer efficacement leurs torpilles, ont-ils torpillé leurs redoutables adversaires ? L'éloignement ne permet pas de juger la question. Toutefois, les officiers de l'amiral Brown constatent que plusieurs cuirassés hissent successivement le feu *préparatoire* (feu Coston blanc, rouge, blanc)¹, signal convenu que doit arborer tout cuirassé qui se reconnaît mis hors de combat. Cinq feux préparatoires sont ainsi hissés, trois par la 2^e division, deux par la 1^{re}. Rappelons que, d'après les conventions, tout navire *non muni de ses filets* sera considéré comme hors de combat s'il a reçu deux torpilles lancées en bonne situation à moins de 400 mètres.

Malgré ces mises hors de combat successives, la lutte continue jusqu'au matin.

Entre temps, l'*Aréthuse* et le *Dupetit-Thouars*, courant à une vitesse de 14 et de 12 noeuds, filaient à l'abri de la terre sur les îles d'Hyères, où ils mouillaient à une heure du matin. Le *Dupetit-Thouars* était intact, mais l'*Aréthuse*, tombé dans les eaux du *Marengo*, qui d'ailleurs avait affaire avec les torpilleurs, aurait reçu onze coups de canon à une portée de 1000 mètres. Aurait-il pu continuer sa route ?

Les deux premières opérations sont terminées. Le *Fulminant*, l'*Aréthuse* et le *Desaix*, suivis de la flottille des torpilleurs, sont rentrés en petite rade pour se ravitailler et se mettre en mesure de prendre part aux opérations ultérieures.

Le lendemain, l'escadre cuirassée de l'amiral Lafont en fait autant.

Après quelques jours de repos, les deux escadres reprendront la mer pour continuer les manœuvres d'abord par le travers du cap Corse, puis entre Iviça et Minorque aux Baléares. Sur ces deux points, la flottille de torpilleurs aura pour mission de barrer la route à l'escadre cuirassée et de la surprendre à son passage.

* * *

Quel aurait été le résultat réel de ces combats ?

La besogne d'un arbitre serait certainement malaisée, à en juger par les différences absolues dans les appréciations des officiers d'un et d'autre camp et par celles des correspondants spéciaux de la presse.

En effet, pour les officiers des cuirassés de l'escadre, il est établi que, grâce à l'adresse des canonniers, les torpilleurs eussent été anéantis. Ceux-ci ont, pendant plus d'une heure, navigué sous une

¹ Les signaux Coston, inventés par le capitaine de la marine américaine Coston, mort au début de la guerre de Sécession, ont été introduits dans la marine française à la suite d'un traité passé, à Paris, en 1864, croyons-nous, avec Mme V^e Coston.

véritable pluie d'obus dont ils auraient reçu un nombre suffisant pour les couler. Néanmoins, aucun d'eux ne s'est avoué vaincu et n'est venu réclamer le petit papier constatant sa mise hors de combat. Bien plus, quoique dûment coulés, ils ont continué à se porter, comme si de rien n'était, sur un nouvel ennemi que, plus tard ils ont prétendu avoir à son tour mis à mal.

Dans le camp des torpilleurs, au contraire, on soutient que, grâce à la vitesse de ces petits bateaux, grâce surtout à l'abri momentané offert par le *Fulminant* et sa fumée d'une part et la fumée de l'escadre d'autre part, il a été possible de traverser rapidement la zone dangereuse et de se mettre en position de lancer la torpille efficacement. Le *Marengo*, notamment, aurait été incontestablement mis hors de combat.

« Pour moi, dit M. P. S. de la *République française*, je ne puis voir dans cette dernière appréciation que le résultat d'un enthousiasme, qu'on me passe le mot, d'un emballement que j'ai pu constater chez la plupart des jeunes officiers qui commandent les torpilleurs, enthousiasme fort honorable et qui les rendrait, si l'occasion s'en présentait, capables des actions les plus courageuses et les faits les plus téméraires.

» Il est enfin un autre élément d'appréciation dont il faut tenir le plus grand compte et qui, pour moi et pour tous les témoins de l'engagement de jeudi, est décisif. Je vous ai dit que, par suite du coup de vent de la nuit, la mer était encore fort grosse à midi. La lame couvrait les torpilleurs et leur imprimait de violents mouvements de tangage. Eh bien, dans une eau aussi agitée il aurait été parfaitement impossible de lancer utilement une torpille. Même en n'ouvrant le tube de lancement qu'à la minute précise, le tube aurait été envahi par l'eau, la torpille forcée dans le tube ou brisée à sa sortie du tube, ou forcément déviée de sa direction. Cette impossibilité relative d'agir avec une grosse mer n'a, du reste, rien de surprenant, surtout avec les vitesses exagérées des torpilleurs. Il sera facile de l'atténuer, sinon de la faire disparaître complètement, par une modification dans la construction de ces petites coques. Comme je sais que les marines étrangères sont à ce point de vue logées à la même enseigne que nous, j'en parle ici librement.

» Il est vrai que la grosse mer n'est pas moins défavorable aux canons des cuirassés. »

* * *

La troisième série des manœuvres de l'escadre cuirassée et de la division des torpilleurs a commencé le 31 mai.

La division de l'amiral Brown de Colstoum, composée des croiseurs le *Desaix*, l'*Aréthuse* et le *Dupetit-Thouars*, du garde-côte cuirassé le *Fulminant* et de vingt torpilleurs, a quitté ce

jour-là la rade de Villefranche et, après une rapide traversée, a mouillé sous le cap Corse le 1^{er} juin. Elle devait barrer la route à l'escadre de l'amiral Lafont passant au nord de l'île de Corse pour se rendre dans l'Océan. Celle-ci comptait toujours les cuirassés *Colbert*, *Amiral-Duperre*, *Suffren*, *Marengo*, *Dévastation*, *Friedland* et *Vauban*; mais les torpilleurs 70, 71 et 74 qui jouaient le rôle de contre-torpilleurs ont repris leur place dans la division de l'amiral Brown et ont été remplacés par l'aviso-torpilleur la *Couleuvrine*, qui, en outre de ses tubes de lancement, est armé de trois canons à tir rapide de 47 millim.

Les dispositions de l'amiral Brown, afin d'empêcher son adversaire de franchir le cap Corse, opération à accomplir, soit de jour, soit de nuit, dans un délai de soixante-douze heures, étaient les suivantes :

Les trois croiseurs et le garde-côte cuirassé étaient échelonnés sur une distance de vingt milles au large dans le prolongement du méridien du cap Corse. Chacun de ces navires était donc éloigné de son *matelot* de cinq milles. Cinq torpilleurs évoluaient dans l'étendue de chaque créneau. La ligne ne présentait donc pas de solution de continuité.

Le forcement de cette ligne accompli ou non, l'escadre devait se rendre dans la baie d'Ajaccio, où les torpilleurs viendraient l'attaquer au mouillage.

Le résultat de ces opérations est transmis comme suit à la *République française*, en date d'Ajaccio, 7 et 13 juin :

Je constate d'abord le succès complet de l'amiral Lafont, qui, dans la nuit de jeudi à vendredi, a franchi le cap Corse sans y rencontrer une résistance sérieuse.

Dès la veille, le croiseur *Dupetit-Thouars* accompagné de quatre torpilleurs avait été détaché par l'amiral Brown de Colstoum au devant de l'escadre. Le croiseur devait reconnaître les mouvements des cuirassés, ne plus les perdre de vue un instant et en aviser constamment son chef au moyen des torpilleurs transformés en estafettes.

Tout en exerçant sa surveillance, le *Dupetit-Thouars* s'est laissé entraîner très loin de ses soutiens naturels, le garde-côte cuirassé *Fulminant*, les croiseurs *Aréthuse* et *Desaix*. L'amiral Lafont en a profité pour lancer sur lui l'*Amiral-Duperré*, qui, malgré son énorme masse (10,604 tonneaux), est le meilleur marcheur de l'escadre cuirassée. Le *Dupetit-Thouars* a pris chasse aussitôt; mais, au bout de quatre heures de poursuite, la distance qui séparait d'abord les deux bâtiments s'est trouvée réduite à deux milles (le mille vaut 1852 mètres). Comme je vous l'ai déjà indiqué, c'était la

distance prévue par les conventions pour que le tir de la grosse artillerie du cuirassé fût reconnue efficace. L'*Amiral-Duperré* en a profité pour ouvrir sur son adversaire le tir de ses pièces de 34 c. Il l'a ainsi poursuivi jusqu'au cap Corse.

Si le *Dupetit-Thouars* a échappé, dans la nuit du 17 mai, aux projectiles de 24 centimètres du *Marengo*, il est certain qu'il n'eût pas résisté cette fois aux projectiles de 350 kilos que son adversaire eût pu lui lancer à 12 ou 15,000 mètres pendant plus d'une heure. On peut donc le considérer comme mis hors de combat.

Le passage proprement dit n'a pas été très mouvementé. Après avoir, pour tromper son adversaire, indiqué successivement plusieurs fausses routes, l'amiral Lafont a franchi le méridien du cap Corse à trois heures du matin. Le *Fulminant* et les croiseurs, ainsi que le gros de la division des torpilleurs, attirés par la démonstration de l'*Amiral-Duperré* dans la direction du nord, y étaient restés, attendant vainement l'apparition de l'escadre, qui, pendant ce temps, défilait dans le sud. L'amiral Lafont n'a rencontré sur sa route que trois torpilleurs qui, chassés par la *Couleuvrine* et les autres contre-torpilleurs de l'escadre, couverts de feux par les canons-revolvers des cuirassés, auraient été probablement anéantis.

Malgré cela, cédant à l'entraînement que j'ai déjà observé dans les manœuvres de Toulon, ils ont simulé deux ou trois lancements ; mais je ne suis pas de ceux qui croient aux lancements faits de nuit sur des cuirassés lancés à toute vitesse, alors que leur ennemi ne connaît ni leur route ni leur vitesse et qu'il apprécie très mal les distances.

En résumé, cette seconde opération peut être considérée comme un échec pour la division de l'amiral Brown, qui aurait perdu un croiseur et plusieurs torpilleurs sans faire le moindre mal à ses adversaires.

Le 6 au matin, l'escadre cuirassée mouillait à Ajaccio, où elle va faire son charbon et se préparer à la suite des opérations (attaque de l'escadre au mouillage par les torpilleurs).

La division des torpilleurs est à Bastia.

Un nouvel accident de mer analogue à celui qui s'était produit le 15 mai dans les passes de Toulon vient encore d'arriver à deux torpilleurs. Le 64 et le 66 avaient été appelés à l'arrière du *Desaix*. Le premier s'y rendait en filant le long du croiseur par tribord, pendant que le second en faisait autant par bâbord. Ils ont débouqué simultanément et l'abordage s'est naturellement produit. L'étrave du 66 a pénétré profondément dans la coque du 64, qui a immédiatement piqué du nez. Mais, grâce à ses cloisons étanches, il a cependant pu se maintenir assez longtemps pour venir s'échouer sur le fond de sable de la plage de Tolare, où il est maintenant en sûreté. Des chalands mandés à la hâte de Toulon vont arriver et procéderont rapi-

dement, avec le concours de l'*Aréthuse*, à l'opération du renflouement. Le 64 pourra ensuite aller se faire réparer à Bastia.

Ajaccio, 13 juin.

Avant de vous rendre compte de la dernière opération dont la rade d'Ajaccio vient d'être le témoin, je crois devoir revenir sur les incidents qui ont signalé le passage du méridien du cap Corse. Je vous donne l'opinion des commandants des divers cuirassés, qui estiment tous qu'ils n'ont pas été touchés par les torpilles dont le simulacre de lancement a été fait par deux ou trois torpilleurs dans la nuit du passage.

Les capitaines des torpilleurs prétendent le contraire. Où est la vérité ? Elle est bien difficile à connaître. Cependant, en analysant les conditions dans lesquelles l'opération a eu lieu, on peut arriver aux conclusions suivantes : Trois torpilles ont été lancées, deux sur l'*Amiral-Duperré*, qui avait été envoyé à la poursuite du *Dupetit-Thouars*, et une sur le croiseur l'*Hirondelle*, qui remplissait son office d'éclaireur. Peut-on en conclure, comme on l'a déjà fait, que ces deux bâtiments auraient été coulés ? Pour cela il faudrait admettre une bien grande rectitude de tir de la torpille et aussi une bien grande adresse de la part des assaillants. Il faut tenir compte, en effet, que ces trois tirs ont été effectués de nuit et sur un but en marche. Or, tout le monde comprendra la difficulté qu'il y a à tirer de nuit sur un but que l'on entrevoit à peine et qui, en outre, se déplace avec une vitesse très comparable à celle du projectile lui-même. Dans ces conditions, quand on m'affirme que trois torpilleurs lançant trois torpilles, dans une nuit noire, sur des bâtiments en marche ont coulé ces bâtiments, j'ai le droit de contester les coups.

Je vais même plus loin. L'opération aurait lieu en plein jour que je douterais encore. Car si on a fait souvent avec la torpille Whitehead des tirs de polygone sur des buts complaisants qui s'efforçaient de venir se placer dans le champ de tir, jamais on n'a tiré sur un bâtiment en marche évoluant pour éviter d'être torpillé.

Quand on fait l'exercice du canon, du canon-revolver ou du fusil, on a des probabilités de tir. On sait que dans des conditions moyennes on peut compter sur 15 %, 20 % de bons coups. Pour la torpille, rien de pareil. Il est entendu pour ses partisans que son tir vaut 100 %. Il est vrai que pour ses détracteurs il ne vaut rien du tout.

Comment, dira-t-on, trancher le débat ? Pourquoi ne profiterait-on pas de la réunion des vingt torpilleurs de la division de l'amiral Brown de Colstoun pour leur faire faire à chacun un tir de cinq torpilles de jour et un de cinq torpilles de nuit, non pas sur un but passif, mais sur un but actif se défendant par ses manœuvres seules, bien entendu, et commandé par un détracteur des torpilles ? Pour

que ce résultat ne pût être contesté, chargez vos torpilles, non pas de 20 kilos de fulmi-coton, mais seulement de 100 grammes de poudre, et vous obtiendrez ainsi le tant pour cent des tirs, le nombre des ratés, etc. Tant qu'on n'aura pas obtenu des résultats positifs démontrant que la torpille Whitehead est une arme de mer pratique, il serait souverainement imprudent de confier exclusivement la puissance maritime d'une grande nation à une arme encore si peu connue.

Pour fermer cette parenthèse je conclus que dans son passage au cap Corse l'escadre cuirassée n'a eu que deux bâtiments attaqués et que les torpilleurs auraient probablement payé cher leur attaque sans grand danger pour leurs adversaires.

J'aborde maintenant les péripéties de l'attaque d'Ajaccio. Je vous rappelle quelles étaient les conditions de cette troisième opération : Une escadre cuirassée, obligée de mouiller dans une baie ennemie, y est attaquée par une escadrille de torpilleurs qui tente de la surprendre et de lui couler quelques bâtiments.

L'escadre au mouillage avait le droit de s'y défendre par tous les moyens en son pouvoir, mais ne devait pas construire d'ouvrages (estacades ou obstructions) pouvant l'immobiliser plus de quelques heures. Dans ces conditions, il fallait renoncer à l'emploi des vergues et des pièces de la Drôme. On a fermé l'entrée de la rade avec un barrage composé des cartahuts ou cordages sur lesquels, après chaque lessive, les équipages font sécher leur linge dans la mâture, et d'une seconde ligne composée de filets de pêche. Cet amas de cordages flottant entre deux eaux pourrait arrêter net les torpilleurs et produire la rupture des branches de leurs hélices si elles venaient à s'y engager. Plus en arrière, des embarcations supportant une aussiière ou câble de fort diamètre qui arrêterait encore les torpilleurs assez heureux pour avoir franchi les deux premières lignes. A l'abri de ces obstacles circulent les chaloupes à vapeur et les canots-vedettes des cuirassés, armés en guerre et pourvus de projecteurs électriques.

Les cuirassés eux-mêmes se sont entourés d'une ceinture de toiles et de tentes simulant les filets à mailles d'acier Bullivant.

Enfin l'aviso-torpilleur *Couleuvrine* et le torpilleur n° 71 étaient de grand'garde au large, surveillant les manœuvres de l'ennemi, tandis que le *Milan* et l'*Hirondelle* avaient pris position sous la jetée, en dehors du barrage, pour en éclairer les abords avec leurs projecteurs électriques.

C'est dans ces conditions que l'amiral Lafont a attendu l'attaque de son adversaire. Je vous rappelle qu'elle devait avoir lieu dans un délai de trois jours. Les deux premiers jours, ou plutôt les deux premières nuits se sont passées sans incident. A bord des cuirassés, pour ménager les hommes et leur assurer du repos, le quart se fai-

sait, comme dans les dernières opérations devant Toulon, par tiers.

Le retard provenait de ce que la division de l'amiral Brown était retenue au cap Corse par un coup de vent d'ouest.

Il n'est pas hors de propos de faire remarquer ici que les torpilleurs dont on veut, exagérant leurs qualités de navigabilité, faire des croiseurs de haute mer, ont été immobilisés au mois de juin, en Méditerranée, par un petit mauvais temps d'été.

Enfin, pressé par le délai d'attaque qui allait expirer dans quelques heures, l'amiral Brown se décide à lutter contre la grosse mer, mais de ses 22 torpilleurs il n'en emmène avec lui que 12, les meilleurs. Les autres restèrent sous l'abri du cap Corse.

Sur les douze torpilleurs qui partirent, six seulement purent surmonter le mauvais temps ; les six autres durent relâcher, en sorte que l'attaque attendue ne se produisit que dans la troisième nuit et que le *Fulminant* et six torpilleurs seulement, les n°s 60, 61, 62, 63, 65 et 72 y prirent part.

A minuit et demi, les éclaireurs signalent l'ennemi en vue. Le *Fulminant* se présente le premier, cherchant à couvrir les torpilleurs qui le suivent. Aussitôt, de tous les cuirassés jaillirent de puissants jets de lumière électrique, des *pinceaux*, qui fouillent la surface de la rade et ses abords. Le *pinceau* du *Milan*, mouillé sous la jetée, les coupe perpendiculairement et éclaire spécialement une passe de 400 mètres que l'on a laissée libre entre la jetée et le barrage flottant à cause des services de la navigation marchande dont il a fallu tenir compte.

Après plusieurs fausses alertes, le *Fulminant* et son escorte de torpilleurs se dirigent vers le barrage. Ils sont inondés de lumière et aucun de leurs mouvements n'échappe à leurs adversaires. Le feu des cuirassés s'ouvre sur toute la ligne. Les canons-revolvers placés dans les hunes et sur le pont font un tapage infernal. Les six torpilleurs se présentent successivement devant l'estacade, mais sans la franchir. Le *Fulminant* envoie en outre quelques-unes de ses embarcations pour essayer de la détruire, et tout cela sous une grêle de projectiles de tout calibre.

Enfin, après une série d'évolutions, les torpilleurs et leur soutien se retirent sans avoir lancé une seule torpille sur un des cuirassés de l'escadre, mais après avoir brûlé quelques feux Coston (torpille lancée à 600 mètres de distance) dans les eaux du *Milan* et de l'*Hirondelle*, qui se trouvaient en tête de rade.

Ces attaques auraient-elles réussi ? Les deux croiseurs auraient-ils été coulés ? C'est peu probable, car dans une véritable opération de guerre, le port eût été entièrement barré et l'estacade les eût aussi protégés.

Cela n'empêchera pas, comme dans les engagements précédents,

les capitaines de torpilleurs de déclarer ces bâtiments coulés, et les commandants de ceux-ci de se déclarer indemnes.

Pour moi, la vérité me paraît être que les torpilleurs, aveuglés par les flots de lumière électrique, ont mal apprécié leurs distances et qu'ils ont tiré trop loin ou dans de mauvaises conditions.

En résumé, il ne reste de cette opération qu'un bon exercice de veille pour l'escadre et une épreuve peu favorable aux qualités nautiques des torpilleurs.

La division de l'amiral Brown est rentrée à Toulon. Le torpilleur 64, dont le sauvetage avait été retardé par le mauvais temps n'a pu encore être remis à flot.

L'escadre de l'amiral Lafont partira le 15 juin pour Oran, d'où elle fera route, vers la fin du mois, pour les îles Baléares.

C'est là que se passera le dernier acte des grandes manœuvres de l'escadre.

(A suivre.)

Fêtes de Sempach.

Les fêtes du 500^e anniversaire de la glorieuse bataille de Sempach, livrée le 9 juillet 1386, fêtes à la fois militaires et civiles, ont brillamment réussi.

Nulle réunion en Suisse ne provoqua autant de patriotique entrain et de noble cordialité. L'enthousiasme débordait.

Rappelons les principaux traits de ces belles journées lucernoises.

Tout d'abord, parlons de la réunion des officiers, dont le programme, lancé malheureusement un peu tard, était le suivant :

*Société des Officiers de la Confédération suisse.
Comité central.*

Chers camarades. — Le Comité central a fixé aux 3, 4 et 5 juillet l'assemblée de la Société des officiers suisses et a l'honneur de vous inviter à y prendre part en grand nombre. Le fait que cette assemblée coïncide avec le cinquième centenaire de la bataille de Sempach, donnera à notre réunion une solennité exceptionnelle. Aussi loin qu'on remonte dans les annales de notre Société, on n'y trouve pas que jamais les frères d'armes du pays entier aient eu l'occasion de s'unir en corps au peuple suisse pour célébrer une journée aussi glorieuse que le jubilé de Sempach.

Nous inspirant de ces circonstances, nous avons décidé, lors de la fixation du programme, que la troisième journée de la fête des officiers sera vouée exclusivement au jubilé et que, pour le deuxième jour, on laissera de côté cette fois les réunions d'armes, en ce